

PAGES

MANQUANTES

LE ETUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LÉVEL

Publié en collaboration avec l'Université

Vol. 1

Montréal, 18 Avril 1912

N° 17

LINEA ORABLE LOUPE



C'est un animal de caractère que nous
trouvons dans les rues de nos
villes.

Oscars qui revetez!

Le bon est à sa place, si
vous ne vous vantez en paroles,
Peut-être serez à l'université
Et vous serez dans les meilleures troupes.

Et vous serez dans les meilleures troupes,
Mais si vous ne vous vantez pas,
Vous serez dans les meilleures troupes,
Mais si vous ne vous vantez pas.

O vous qui revetez de l'Alme,
Le jour de votre dévotion,
Le jour de votre dévotion,
Le jour de votre dévotion.

Le jour de votre dévotion, quand
à votre dévotion, quand
à votre dévotion, quand
à votre dévotion, quand.

Le jour de votre dévotion, quand
à votre dévotion, quand
à votre dévotion, quand
à votre dévotion, quand.

Par Oscar Penick, 1816 St.

Laurent.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Épargne

De la

Cité et du District de Montréal

Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$30,000,000

Nombre de déposants plus de 100,000

Bureau-Chief et 13 succursales
à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr. *Tout alloué sur dépôt au plus haut taux courtier.*

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. Lesperance, Gerant

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Épargne.

Préparations aux Examens

LETTRES et SCIENCES

Droit, Médecine, Pharmacie, Art Dentaire,
Service Civil, Ecole Polytechnique, Etc.

L. E. GODIN, B.S.

151, rue St-Denis

MONTREAL

Rue St-Denis
Westmount
Tel. West 504

Tel. Mont 3005

J. N. Decarie, B.A., B.C.L.

AVOCAT

Trust & Loan Bldg
Chambre 35

MONTREAL

Tel. Bell Est 273

Mailloux Freres

Negociant de tabac

et d'articles pour fumeurs

252, RUE ST-DENIS

MONTREAL

ABONNEZ-VOUS à l'ETUDIANT

pour l'an prochain et faites abonner vos amis.

Année universitaire : \$1.00

OXYGENE

Chimiquement pur pour usage
médical

Fourni en cylindre avec inhalateur

PHARMACIE LAURENCE

Col St-Denis et Ontario

Montreal

AU NATIONAL

cette semaine

LA BÊTE FEROCE

demain prochain

L'AIGLON

Étudiant

On se le dit, on se le dit, qu'on n'aille pas
à ces représentations.

Cette Revue est imprimée

L'Imprimerie Bilandeau

197, NOTRE-DAME EST

Montreal

L'ETUDIANT

AFFIRMONS-NOUS !

Vol 1

Montréal, 18 Avril 1912

No 12

SOMMAIRE

Fin d'année..... *Gustave Lacasse*
Quel doit être notre patriotisme... *Marc*
L'île enchantée..... *Honoré Parent*
Etudiants en droit, oyez, oyez. . . *Cyrano*
Le "pays latin"..... *Saint-Yves*
Hymne à la nuit..... *Jacques Stérile*
Industrie et commerce... *Pathelin Cadet*

Sur un crâne..... *Honoré Parent*
L'Étudiant..... *Gipsy*
Courrier féminin... . . . *Paule et "Payse"*
En valsant... *As de Coeur*
Jalousie.. *P. A.*
Billets doux..... *L'homme au Binocle*
Nos collaborateurs *O. Revoir*

Fin d'année

Merci ! Au revoir !

L'«Étudiant» paraît aujourd'hui pour la dernière fois cette année. Si vous voulez en savoir la cause, allez la demander aux examinateurs... Nous avons beau vouloir nous élever vers les cimes de l'idéal pour y planer libres de toute entrave avilissante, nous ne cessons pas pour cela de marcher sur la terre comme le commun des mortels, et tout étudiant, fût-il journaliste (même journaliste universitaire!) doit soumettre ses humbles connaissances professionnelles au rayon scrutateur de la "loupe inexorable". Force nous est donc d'ajourner à septembre prochain.

A la fin de cette première année de publication, nous pouvons nous rendre le témoignage sincère de n'avoir pas dévié du programme que nous nous sommes tracé le jour où nous fondâmes notre modeste feuille. Nous avons conscience d'avoir travaillé sans relâche à resserrer entre nous les liens d'une parfaite concorde et d'une franche solidarité; d'avoir secoué un peu cette apathie qui nous engourdit et qui rend la jeunesse "lavaloise" endormie et nonchalante; d'avoir fourni à quelques timides l'occasion de se révéler à eux-même d'abord, de prendre confiance, d'affermir leur jeune talent, d'aguerrir leur plume et d'exercer leur logique pour se révéler aux autres plus tard, quand il s'agira de défendre un principe dans les polémiques de la presse ou sur les tribunes populaires; d'avoir groupé dans une même défense loyale et dans une même revendication légitime tous les intérêts et toutes les aspirations des étudiants, etc... En un mot nous avons conscience d'avoir fait œuvre littéraire, sociale, patriotique et morale.

Le 21 décembre 1911 restera une date mémorable pour nous, puisque c'est ce jour-là que commencèrent à se réaliser les ambitions que nous caressions depuis plusieurs mois, celles de voir nos camarades d'aujourd'hui, nos confrères de demain pleins d'espoir et d'amour, d'idéal et de fierté ; de voir la jeunesse étudiante s'affirmer en toute occasion patriote et croyante, de la voir exprimer sa pensée librement et ouvertement dans un organe commun qui réunisse tous les cœurs, concentre toutes les bonnes volontés, oriente toutes les énergies, encourage toutes les initiatives qui le méritent. Nous sommes convaincus que ce réveil n'a pas manqué de réjouir le cœur de tous ceux pour qui l'université est plus qu'un vain mot, et que les étudiants d'hier et ceux de demain ont constaté avec bonheur que la jeunesse universitaire française de Montréal, quoi qu'on en puisse dire, est capable d'un mouvement d'énergie, d'enthousiasme et de bonne volonté, qu'elle est capable de s'affirmer joyeuse, vaillante, laborieuse et forte.

Le succès a répondu à nos efforts, et bien étonnés doivent être ceux qui avaient qualifié nos rêves d'insensés, notre entreprise de folle et d'irréfléchie. Il est vrai que l'"Étudiant" ne verra pas les fleurs printanières, mais c'est qu'elles sont en retard cette année!...

Je m'en voudrais de finir sans payer aux souscripteurs généreux dont l'obole a tant contribué au succès de notre œuvre, le tribut de notre cordiale et sincère gratitude. La seule crainte de blesser des modesties que je ne voudrais pas voir... se cabrer, m'empêche de livrer leur nom au public universitaire. Mentionnons cependant la "Maison des Etudiants" qui est venue opportunément calmer notre angoisse pécuniaire en nous souscrivant un bonus important.

Merci à tous ceux qui nous ont encouragés pendant cette année 1911-1912, merci à tous nos collaborateurs, merci à tous nos lecteurs et... en avant vers de nouveaux lendemains heureux !

Gustave LACASSE.

Quel doit être notre patriotisme ?

(Suite et fin.)

L'intelligence est le flambeau qui donne sa lumière à la volonté ; et il est absolument inutile de penser si nous n'agissons pas. J'ai demandé que notre patriotisme soit d'abord réfléchi ; mais cette qualité ne vaudra qu'en autant qu'elle sera appuyée par l'action. Telles sont les relations entre l'intelligence et la volonté que l'une ne va pas sans l'autre. La deuxième condition indispensable à la vitalité de notre patriotisme sera donc l'activité.

Agir! voilà qui n'est pas toujours facile! Mais la difficulté n'est pas l'impossibilité, et dès qu'une chose est possible, si elle est notre devoir, nous sommes tenus de l'exécuter.

Notre tâche est ardue parce qu'elle embrasse une sphère immense: Nous avons à sauvegarder notre langue, nos mœurs et notre religion. Voilà trois objets bien distincts quoique intimement liés, et bien délimités quoique très étendus. Nous savons quels dangers les menacent: notre intelligence nous les a fait voir. Il faut à tout prix écarter ces dangers, et nous ne les écarterons que de force. Je ne veux pas parler de résistance à main armée. Non! je veux parler de l'union qui fortifie.

Nous ne sommes pas unis! Nous nous jalousons trop les uns les autres. Dès que l'un des nôtres s'élève, nous lui coupons la tête. Autant de Canadiens-français, autant de guillotines morales. Et voilà! Cent Canadiens-français ne valent pas dix Irlandais, au point de vue national. Je suis pessimiste, direz-vous. Peut-être! Mais comment ne pas l'être quand les faits sont là qui vous crèvent les yeux? Les Irlandais nous sont mille fois inférieurs en nombre et ils nous mènent presque. Pourquoi? Parce qu'ils sont unis, parce qu'ils marchent la main dans la main et nous arrachent le terrain pouce par pouce. Bien mieux que cela, ils fondent des sociétés où les Canadiens-français dominent par le nombre et sont menés par le bout du nez!

Nous avons l'A.C.J.C. nous! Nous avons l'Association Saint-Jean-Baptiste! Quels foyers d'énergie! Quelle ébullition dans ces usines où l'on coule le patriotisme une fois par année! Pardon, un monument est sorti des fonderies de l'A.C.J.C. Je veux parler de la loi Lavergne. Que les jeunes soient contents. Mais, grands dieux, qu'ils se réveillent et ne dorment pas plus longtemps sur leurs lauriers!

Unissons-nous! Nous devons être assez intelligents pour comprendre cela! J'insiste sur ce point parce que nous ne pouvons rien faire sans cela. Pourquoi, à Laval, ne pas nous grouper davantage les uns aux autres? Notre université n'est-elle pas essentiellement canadienne-française? Parlons anglais quand c'est le temps, mais pas par plaisir. Travaillons à devenir supérieurs dans les professions que nous embrasserons. La supériorité intellectuelle s'impose en tout et partout. Que chaque soir après notre travail, nous puissions dire: J'ai travaillé dans mon intérêt, mais j'ai aussi travaillé pour mon pays.

Je voudrais pouvoir développer les différents moyens d'action qui sont à notre disposition, mais le temps me fait défaut. Ce sera la même chose pour nous, Canadiens-français. Si nous ne nous mettons pas à l'œuvre immédiatement, un jour viendra où le temps fera défaut! Il sera trop tard!

Il ne s'agit pas ici de donner un coup de collier. Cette manière d'agir ne comporte que des effets passagers. Ce qu'il faut, c'est une action lente et tenace, action dont les fruits soient durables comme leur cause.

Ce travail que je vous offre, confrères, n'est pas un travail littéraire. Disproportions, lourdeurs de style, etc., etc. Tous les défauts s'y trouvent. Tout ce que j'ai voulu et tout ce que je vous demande, c'est de faire votre examen de conscience et de découvrir vos fautes patriotiques. Puis faites-vous votre confession à vous-mêmes et prenez le ferme propos de ne plus recommencer. Allez-y intelligemment comme toujours ; exécutez-vous avec une volonté ferme et prenez des résolutions que vous tiendrez avec constance.

MARC.

L'île enchantée

La vaste mer comme une étrange chevelure
Ondule au loin en flots d'un beau bleu de lapis,
Je la vois qui m'invite avec des yeux exquis...
Envole-toi, mon rêve, avec le doux murmure.

Et là-bas bien cachée en cette ciselure
Que l'âpre vague fait à ce charmant croquis,
Tu trouveras une île, et sous de blancs iris
Tu me construiras quelque amoureuse mesure.

Et mon cœur, oublieux des chagrins d'ici-bas,
S'en ira sur ta trace ardente et lumineuse
Revivre un court instant à quelque idylle heureuse.

Et je me griserais du parfum des lilas
En croyant respirer l'haleine d'une femme ;
Je sentirai mourir mon âme qui se pâme.

Honoré PARENT.

Etudiants en Droit! oyez! oyez!

Le Barreau, voilà l'ami !..

(3ième article.)

Je vous disais la dernière fois qu'une agitation fut faite pour obtenir le redressement de nos griefs. Les événements se résument à ceci : C'était dans l'automne de 1910, le président des E.E.D. d'alors, partisan de la réforme, avait convoqué une assemblée générale de tous les étudiants en droit ; il nous exposa les défauts du système actuel ; il avait l'appui du Barreau, disait-il ; nos applaudissements

lui prouvèrent qu'il avait le nôtre. Monette organisa un banquet au Viger ; il y invita nos professeurs et les membres de la magistrature et du Barreau, les plus susceptibles de nous aider dans nos revendications. Le banquet eut lieu ; maints discours y furent prononcés. Les orateurs étaient unanimes à vouloir un changement. Il y a un an et demi de cela, et pas un "iota" n'a été changé dans la loi ; ou plutôt, je me trompe, il y eut des changements : Le dépôt de l'aspirant à l'étude qui était de \$105 a été porté à \$125, et celui de l'aspirant à la pratique, qui était de \$180 fut porté à \$200 ; et le prix de l'année universitaire, qui était de \$65 fut porté à \$85. Tels furent les résultats de la campagne entreprise par les étudiants et encouragée par tous les membres du Barreau.

Il en coûte \$100 de plus pour se faire recevoir avocat ! Beaux résultats, en vérité ! Il valait bien la peine de faire un banquet, de préparer des discours, d'agiter l'opinion pour en arriver à une augmentation de taxes ! Oh ! les taxeux ! A bas les taxeux ! A la réunion du Barreau, tout marcha sur des roulettes ; il s'agissait de percevoir de l'argent ; du moment qu'il y a de l'argent à retirer, les avocats ne flanchent pas.

Voici les systèmes proposés au banquet de Viger : L'un consistait à faire deux ans d'université et deux années de pratique ; l'autre, trois années d'université, et une année de stage, après quoi, nous devons passer nos examens devant le Barreau. Vous voyez tout de suite, malgré l'exposé sommaire que je vous en fais, les nombreux avantages que tous auraient retirés de l'un de ces deux systèmes : Les étudiants auraient appris à mettre en pratique, avant d'être reçus, les principes enseignés aux cours ; les avocats auraient eu dans les étudiants des aides précieux, de véritables "avoués" tout comme ils existent en France ; les étudiants auraient ingurgité à moins forte dose, il est vrai, — mais sans danger en tout cas, — les textes de loi, et il les auraient d'autant mieux su qu'ils auraient eu le temps de se les assimiler en les apprenant ; les avocats, voyant qu'ils pouvaient se reposer sur leur "avoué étudiant" du soin de continuer les procédures dans les causes les plus faciles au moins, auraient tenu à les employer et à ne pas leur préférer des "messagers".

Or, pourquoi le Barreau nous écorche-t-il de cette façon ? Pour enrayer l'encombrement. Mais où va cet argent ? Cet argent sert à payer des banquets, à acheter des livres pour la bibliothèque du Barreau, à payer une pension au bibliothécaire, etc....

Mais, me direz-vous, le nouveau tarif était en vigueur en septembre dernier, et a-t-on constaté une diminution ? Voici des chiffres pour vous répondre, ami curieux : Dernière année des anciens taux : 136 élèves inscrits dans la faculté de Droit ; première année des nouveaux taux : 147 élèves inscrits. De sorte que nos pères de famille se saignent un peu plus, et que le but visé par ces messieurs n'est pas atteint.

Le "Pays" disait dernièrement : "Nous prétendons que c'est le
 " seul pays au monde où l'entrée des professions est mise pour ainsi
 " dire à l'enchère, sans compter que le Barreau de la province de
 " Québec manque complètement le but qu'il s'est proposé en mettant
 " ces hautes grilles à l'entrée de la profession. Les avocats ont cru
 " enrayer l'encombrement de leur profession, ils ne l'ont fermée
 " qu'aux étudiants pauvres, aux étudiants qui travaillent, à ceux
 " qui sont doués."

Ma foi, il a raison, et le Barreau a l'air de vouloir donner des brevets de capacité et d'intelligence à ceux qui ont de l'argent. Qu'il se rappelle que riche ne signifie pas toujours intelligent, et qu'en augmentant le nombre des années de la manière indiquée plus haut, en mettant les examens un peu plus sévères, il ne recevra dans son sein que ceux qui le méritent. La profession cessera d'être encombrée et il édifiera une élite intellectuelle digne de nos traditions françaises : "Aristocratie d'intelligence, vaut mieux qu'aristocratie d'argent."

Quand donc nos hommes instruits, nos hommes de la classe dirigeante s'élèveront-ils au-dessus des considérations matérielles et terre-à-terre ? Quand mettront-ils un peu plus d'idéal dans leurs actes ?

Qu'ils se rappellent les recommandations du collège : "Rappelez-vous, nous disait-on souvent, que la vie ne doit pas se passer à faire de l'argent et à se payer ses aises ; vous serez plus tard une unité importante dans la société, usez de votre influence à faire valoir la justice et le droit ; vous devez à vos descendants d'augmenter le patrimoine dont vous êtes le dépositaire."

Ce n'est pas en agissant à l'américaine, c'est-à-dire en faisant primer partout et toujours les questions d'argent, que nous maintiendrons les traditions françaises sur ce sol du Canada ; ce n'est pas pour de l'argent, que nos pères l'ont colonisé ; ce n'est pas pour de l'argent qu'ils se faisaient tuer sur les champs de bataille.

La conclusion de tout ceci est facile à tirer : Le Barreau se propose un but : Enrayer l'encombrement, et il prend le moyen le plus inintelligent pour l'obtenir. Sa tentative est une faillite et il va falloir qu'il revienne aux autres moyens : Augmenter le nombre des années et mettre les examens un peu plus sévères ; alors, il gagnera son point, il fermera sa porte aux nullités qui deviennent bientôt des vautours, la honte et la plaie de la profession.

CYRANO.



Le "pays latin"

Si Henri Murger vivait encore, je serais curieux de voir à quel point notre quartier latin tenterait son crayon de poète. Nous avons en effet notre quartier latin à Montréal : un minuscule quadrilatère borné par les rues Ste-Catherine au nord, St-Denis à l'ouest, Viger au sud, et St-Hubert à l'est. C'est là que vit et s'agite la majeure partie de ceux qui demain seront les pourvoyeurs de cuisine ou les défenseurs des droits méconnus. C'est là, à moins que ce ne soit au Palais de Justice ou à l'hôpital, que vous pouvez les rencontrer à toute heure du jour, rayonnants d'une gaieté qui ne se dément jamais et qui jette un peu de poésie et de jeunesse sur leur patrie temporaire, prosaïque et banale.

De fait, c'est en vain qu'on y cherche cette atmosphère tout imprégnée de science et d'art qui semblerait naturelle pourtant dans le voisinage d'une Université. Qu'on n'essaie pas non plus d'y trouver quelque émule de ces vieux bouquinistes où le docte Schaubert allait dénicher ses volumes poudreux.

Il y a de cela quelques années, un journaliste, qui avait probablement trop fréquenté Sherlock Holmes et Arsène Lupin, s'avisait d'y aller lui aussi de son petit roman policier. Il mit les citoyens de Montréal en garde contre les méfaits de la gent étudiante. A l'en croire, notre pays latin n'était rien moins qu'un Blackfriars en miniature et bien audacieuse était la jeune fille qui s'y aventurerait seule. Encore un peu et ce rival de Maurice Leblanc allait révéler au public montréalais l'existence chez les Etudiants d'une nouvelle "main noire". Vous voyez d'ici, à cette nouvelle, l'émoi du pauvre homme qui fait ses délices de la lecture exclusive de la feuille où s'épanchait le fécond romancier.

Mon Dieu ! les étudiants ne sont pas si terribles que cela. S'ils ont parfois la joie un peu bruyante cela ne les empêche pas d'être de caractère fort doux. Le plus méchant d'entre eux ne ferait pas de mal à une mouche. Au risque de paraître suspect d'accointances avec le crime, je veux rassurer les demoiselles qui craindraient encore de fréquenter le pays latin. Je crois bien d'ailleurs que la plupart ne le craignent pas tant que cela. Faites donc un plébiscite pour voir.

Toutefois, s'il en était encore quelques-unes qui prissent la peine de faire un détour pour éviter le quartier des étudiants, je leur dirai, et ce sera mon dernier mot : "Ne craignez pas le quartier latin. C'est encore le coin le plus paisible et le plus beau de Montréal

C'est là que pleure, chante, travaille, aime et rêve la jeunesse!"

Hymne à la nuit.

A mon ami R. Lafontaine.

O nuit mystérieuse où scintillent nos rêves,
 Dans les sentiers vieillis, que de fois affolé,
 Le pauvre cœur humain, loin des troublantes grèves,
 Baise ton voile noir, ton long voile aseulé !
 Quand tu tombes ainsi de la voûte éternelle,
 Douce comme un enfant, triste comme un cercueil,
 Folle de souvenance, enlaçant de ton aile
 La chimère éplorée et les astres en deuil,
 Sens-tu venir à toi, notre lèvre pâlie ?
 Sombre nuit, que l'on t'aime à l'aube des vingt ans !
 Mère des saints espoirs, l'âme blessée oublie
 Dans tes soupirs divins la marque des antans.

Fuis, blonde nature,
 Ici-bas l'on dort ;
 Entends le murmure
 D'un souffle de mort
 C'est la cavalcade
 Des blasés du jour :
 Pas même une aubade
 A messire Amour !
 C'est toi, belle nuit,
 Que cherchent nos cœurs ;
 Ah ! viens-t'en sans bruit
 Bercer nos douleurs...

Mais déjà de l'aurore une rose étincelle
 S'en vient percer ton ombre à l'Orient vermeil :
 Elle n'est plus l'extase, et la blanche nacelle
 A tout ce qui sourit accourt sonner l'éveil !

Jacques STERILE.

Les Canadiens-français et les entreprises commerciales et industrielles.

" Le commerce et l'industrie sont les
 " deux mamelles de l'Etat." (COLBERT.)

Un excellent papa avait deux fils. Quelqu'un de ses amis lui demanda un jour dans quelle carrière il se proposait de les lancer.

—Voilà, répondit-il, Depuis longtemps, j'ai pris un parti. Le cadet, qui est vif, d'esprit aiguisé, entreprenant, sera négociant. Quant à l'aîné, un peu lourd, empesé, souvent fatigué et jamais pressé, celui-là fera un bon magistrat.

Peut-être dira-t-on que ce papa devait être gascon, à tout le moins marseillais. C'est possible. Toutefois, la boutade ne manque pas de justesse. Il est un vieux proverbe qui dit : "Nascuntur poetæ fiunt oratores". Changeons un mot et mettons : "Nascuntur mercatores". L'histoire ne nous contredira pas.

Certes, on réussira toujours à former de bons comptables, de bons vendeurs au comptoir ; formera-t-on l'homme d'affaires, qui prévoit, et qui sait profiter de l'occasion, de la chance ; "de cette chance," qui selon Max O'Rell rend visite à tout homme au moins une fois dans sa vie, et consiste dans l'habileté à profiter de l'occasion, puisque ce que la plupart des hommes appellent malchance, n'est que leur inhabileté à profiter de l'occasion.

La question n'est pas près d'être résolue. Pour ceux qui se souviennent de leurs classiques : Adhuc sub iudice lis est.



Ce n'est pas le lieu, ni l'instant de faire ici l'historique du commerce à travers les âges. Le sujet est trop sérieux et je craindrais les protestations des abonnés.

Sans remonter au déluge, remarquons que dans l'antiquité, le commerce n'était pas prisé très haut. Les Grecs, du moins l'aristocratie intellectuelle, affectaient le plus profond dédain. — "Les commerçants sont supportés comme un mal nécessaire, dirait cette vieille barbe de Platon, les étrangers seuls peuvent exercer ce métier".

A Rome, les bons pères conscrits avaient hérité de cet esprit de progrès, et avaient cru faire œuvre de dignité nationale en défendant aux Romains de faire du commerce, laissant aux seuls esclaves la charge de fournir aux besoins des citoyens. C'était tellement entré dans l'esprit public que même Cicéron, homme pratique pourtant quand il s'agissait de ses honoraires, avait l'aplomb de déclarer sérieusement que le "commerce est chose sordide". — "Les marchands sont des menteurs" — et plus loin il ajoute sans phrase : "Les marchands sont des voleurs". En cela, je crois qu'ils partagent leur vilaine réputation avec MM. les avocats. Les camarades qui n'ont pas le latin en horreur, se souviendront peut-être de ce que rapporte le bréviaire romain, au sujet de notre saint patron. Il précise qu'il était "advocatus, sed non latro" — ce qui laisse supposer que tous les disciples de Thémis, dans ce temps-là, bien entendu, n'étaient pas tous des anges d'honnêteté.

Un tel dédain des choses du commerce devait porter, dans les siècles suivants, des fruits mérités. Les Juifs avaient émigré en Europe. En France, en Espagne, au Portugal le commerce est entre leurs mains. Les Rostchild et tous leurs copains "de même farine" sont maîtres de la situation.



Sur un crâne

*Je grave ce sonnet avec un vieux scalpel
Sur l'os frontal d'un crâne ovoïde et bien glabre,
Et devant moi je place ainsi qu'un candélabre
Ma lampe, et mon bureau me servira d'autel.*

*Puis j'ouvre comme on fait pour quelque vieux missel,
Un album poudreux qui par le temps se délabre :
Je cherche, et puis je trouve—en cet instant maudite—
Un dessin tout jauni qui fut fait au pastel.*

*C'est un portrait d'antan d'une petite amie
Aimante autant qu'aimable, et douce et si jolie,
Qu'un jour la mort glaça de son souffle fatal . . .*

*Et je pense, rêveur, que ce crâne sordide
Peut bien être celui de cette enfant candide . . .
Et je signe, mon nom sur l'os occipital :*

Honoré Parent



La réaction vient, grâce à l'Angleterre, qui, s'il faut en croire Voltaire, dans la dédicace de sa pièce "Zaïre" à monsieur Falkener, marchand de Londres, eut toujours grande considération pour ceux qui devaient dans la suite lui acquérir la suprématie mondiale.

"Je jouis du plaisir de pouvoir dire à ma nation de quel œil les négociants sont regardés chez vous ; quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'Etat ; et avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans le parlement et sont au rang des législateurs.

"Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maitres, mais vous savez aussi que nos petits-maitres et les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre."

Il n'y a pas à dire, cet honnête bonhomme de Voltaire, devait avoir sur le cœur les cris de rage et d'indignation des Français à l'adresse de celui qui fit quelques pauvres millions comme fournisseur de l'armée.

Je me demande maintenant pourquoi la statue de Voltaire, fournisseur des armées du roi, n'est pas à la place d'honneur, à l'Hôtel-de-Ville de Montréal.

En France, la réaction se fit peu à peu, à mesure que les richesses fabuleuses des familles nobles s'écroulaient dans le faste et le gaspillage.

Il fallait redorer le blason. Les beaux marquis, plutôt que de quitter la perruque pour le pic, aimaient mieux laisser trembler à leur aise les mânes de leurs ancêtres, et épouser les filles des marchands millionnaires.

"D'ailleurs, écrit le vicomte Georges d'Avenel, dans la "Revue des Deux Mondes" du 1er octobre 1910, la haute noblesse eût à se féliciter de l'entrée dans leurs familles du sang roturier, car ce sang était souvent de qualité supérieure, sang d'intelligence et de volonté. La fille du nouvel enrichi n'apportait pas seulement à son mari l'or pour conserver une habitation qui lui échappait, voire, pour recouvrer celle des ancêtres qui avaient précédemment passé en d'autres mains—j'en pourrais citer des exemples. Elle transmet plus d'une fois à sa race, par atavisme, quelque peu de l'énergie ou de l'habileté que le père avait dû posséder pour réussir".



Dans nos pays démocratiques, aux Etats-Unis, et au Canada, le commerce est loin d'être en défaveur. C'est le commerce et l'industrie qui ont fait du XIXe siècle, le siècle des Etats-Unis, et qui feront du XXe siècle, le siècle du Canada—comme l'a dit avec tant d'enthousiasme sir Wilfrid Laurier, à l'aurore de ce siècle.

Je veux croire cette parole bien faite à encourager tous les jeunes comme nous. Je veux croire que le XXe siècle sera le siècle du Canada. Mais je veux croire aussi que les Canadiens-français y pren-

dront leur large part, qu'ils se mettront au niveau de leurs adversaires ou plutôt de leurs concurrents.

Et pour cela que faut-il aux Canadiens-français ?

L'intelligence ? la force physique ? la vivacité desprit ? Ce sont là qualités naturelles que personne ne leur discutera.

Ce qu'il nous faut pour réussir, c'est un peu plus, beaucoup plus de travail, et surtout une meilleure orientation de ce travail.

Le nuage qui nous obscurcissait la vue, se dissipe peu à peu. Le Canada-français ne développe pas à son profit les richesses naturelles du pays, richesses incalculables dans la seule province de Québec, qui possède à elle seule des ressources inépuisables dans cette houille blanche dont M. Anatole LeRoy-Beaulieu a dit "que l'avenir le plus riche est pour le pays qui en possède le plus."

S'il faut en croire les livres bleus du gouvernement, Québec possède plus de chutes d'eau que les 8 autres provinces réunies, soit environ une force de 25,000,000 H.P.

Pensons un peu à toutes les industries que peut alimenter une force semblable. Et maintenant qui peut nous dire exactement les réserves de bois que contient l'Ungava, récemment annexé au territoire politique de notre province, et les mines de mica et les mines d'amiante du sous-sol ?

Ce sont là des richesses naturelles inouïes. Il nous semble qu'il n'y a qu'à tendre le bras. Mais voilà ! Nous subissons les effets d'une loi de physique que tout le monde connaît d'expérience, quand un homme se place devant le foyer d'une lumière éblouissante, il ne voit guère plus qu'un avengle. Je dirai presque que nous sommes dans ce même cas. Pour bien juger d'un objet, il faut se mettre à distance. Les Américains paraissent étonnamment bien placés pour juger de nos ressources. Ce sont eux qui en majeure partie exploitent les forêts québécoises. Presque toujours, en revanche, nous pouvons constater que les neuf-dixièmes des bûcherons qui remontent le St-Maurice, à l'automne, sont des Canadiens-français.

C'est probablement là ce qui faisait dire, il y a quelques mois, à l'évêque francophobe de London que les Canadiens-français ne seraient toujours que de très habiles porteurs d'eau, et d'excellents scieurs de long !

Le bel avenir en vérité !



Camrades, il faut que nous nous emparions de ce qui nous appartient. Rappelons-nous la parole du père Didon : "Il faut devenir riche pour enrichir son pays".

"C'est un droit, dit Mgr Paquet. On ne songe à se perfectionner, on ne peut déployer une activité puissante et ordonnée, on ne sait vaquer aux travaux de la haute culture intellectuelle que si l'on est sûr du lendemain."

Disons plus : c'est un devoir. Il y a des milliards dans nos forêts, dans nos mines, dans nos pouvoirs d'eau. Ce n'est pas pour rien que la Providence a été généreuse envers nous. Ce n'est pas pour que nous le regardions simplement couler, en disant qu'il est "large et majestueux" que Dieu nous a donné le St-Laurent. C'est pour que nous nous en servions. Avec cette artère magnifique, nous commandons l'entrée de la moitié orientale du Canada.

Philippe Aubert de Gaspé nous rappelle que les Canadiens de son temps étaient d'excellents marins, dignes descendants des Iberville.

La race, de ce côté aussi, a-t-elle dégénéré ? Des héros, vainqueurs de la Baie d'Hudson, ne reste-t-il plus, que les marins d'eau douce du lac St-Louis et leurs canots automobiles ?...



Le haut commerce, les compagnies d'assurance, la Bourse, les banques, sont aux mains de nos compatriotes anglais, sauf quelques rares, mais brillantes exceptions. Les forêts sont leur domaine ; les compagnies de transport sont contrôlées par eux exclusivement.

Mais ceux qui leur amassent leurs millions, ce sont les Canadiens-français. Et l'on en est rendu à s'enorgueillir d'une place de sous-gérant dans tel gros établissement anglais. Sans doute, nous n'avons pas les capitaux dont disposent les Anglais et les Américains, mais rappelons-nous donc que le capital est le fruit du travail, et que si nous devenons un peuple de travailleurs, peu à peu nos capitaux grossiront et pèseront dans la balance, pourvu que nous pratiquions l'économie individuelle. Nous aimons à nous dire d'origine française. Soyons logiques avec nous-mêmes, et soyons économes comme nos cousins de France dont les bas de laine ne sont jamais percés. Ce sera la plus belle preuve qu'il sert à quelque chose, au Canada, d'avoir du sang français dans les veines.

Pour terminer, relisons cette belle page d'Errol Bouchette, et au lendemain de ces jours de méditation où tout bon chrétien a établi son bilan de conscience au point de vue moral faisons un peu maintenant notre bilan de conscience au point de vue national. Nous nous sentirons peut-être plus de courage devant la belle tâche qui nous incombe, à nous, les plus jeunes :

"Est-ce quand notre ruine sera consommée que nous pourrons prétendre prêcher sur ce sentiment, comme le firent nos pères, la sainte croisade de la vérité, de la justice et de la liberté ? Ah ! ne nous y trompons pas ! Nous n'accomplirons nos destinées qu'à la condition d'être de toute manière les forts de notre siècle. Nous n'y arriverons jamais en nous traînant à la remorque de nos compatriotes de langue anglaise, mais par un effort qui nous placera à la tête du progrès économique sur ce continent, par la résolution inébranlable de mettre en honneur et en pratique parmi les nôtres la science économique. Faisons cela et à l'heure qui suivra notre vic-

toire, en un de ces moments si rares, où le peuple, sûr désormais de l'avenir, jouira en paix du présent, du sein de la floraison des lettres, des sciences et des arts, surgira l'historien attendu pour immortaliser cette nouvelle étape de notre vie nationale." (Avenir des Canadiens-français,—leur devoir pour y arriver).

PATHELIN Cadet.

L'Étudiant.

Mettre, si l'on veut, son feutre de travers :
Pour un oui, pour un non, se battre ou faire unvers.

(CYRANO)

L'âme d'un étudiant ! Ce n'est pas facile à disséquer, surtout quand on n'est pas étudiant en médecine... Il me faudrait le bistouri de mon excellent ami, Jos. Gagnon,—mais il ne le prête pas.

Je réclame donc l'indulgence des lecteurs en retour de ma sincérité.

En général, l'étudiant possède un caractère jovial et cela lui est facile, car le passage au quartier Latin est la plus belle époque de sa vie.

C'est l'heure joyeuse où la pensée de "l'homme" commence à habiter en lui, et cela l'enivre, le grandit. Il ouvre les yeux à la "vraie" vie, si je pouvais m'exprimer ainsi, et elle lui sourit. Il n'a qu'à se laisser aller au courant pour être heureux.

D'ailleurs, on est gentil pour lui. Cyrano nouveau genre,—avec le nez moins long et l'esprit moins vif,—il aime à poitriner, à panacher, à briser le cadre étroit des lois, quitte à les refaire ensuite ; il a horreur des sentièrs battus ; il aime à jeter dans la tranquillité bourgeoise de notre ville des couplets joyeux et sonores sans que le public ne s'en offusque outre mesure. Il se dit en lui-même, ce bon public, ce que nous chantons souvent : "Voilà les étudiants, c'est Laval qui passe",—et nous laisse passer.

Quand l'avocat, le médecin ou le notaire, devenu vieux, rencontre sur son chemin les carabins qui se rendent en corps vers quelque démonstration ou partie de plaisir, il s'arrête un instant, amusé, devant ces jeunes qui ont tant de gaieté dans les yeux et sur les lèvres ; et leur passage, là, à deux pas de lui, brusquement le rejette trente, quarante ans en arrière, alors que lui aussi était étudiant, caressant les mêmes rêves, les mêmes ambitions, les mêmes espoirs ; et les souvenirs parfumés de cette vie heureuse lui montent en foule à l'assaut du cœur, car ils sont un peu lui-même, un peu, "sa" jeunesse, et cela est si bon, si frais, qu'il sent parfois quelque chose de délicieux, s'attendrir en lui...

L'étudiant est enthousiaste. D'instinct, il a le culte du beau et du vrai, et ce culte, il l'affirme bruyamment, ne se souciant guère d'y mettre un peu de mesure ou d'élégance...

Il sait par cœur plusieurs pages de Musset, de Coppée ; il a lu les meilleurs discours de Montalembert, Berryer, Lachaud ; il dévore Lacordaire. Et quoi d'étonnant qu'il soit attiré, à cet âge vers la poésie et l'éloquence où se rencontrent le plus d'enthousiasme, de claironnant et j'ajouterais, de frémissement,—si je ne craignais de recevoir une pierre par la tête ! Plus tard il s'assagira, mais aujourd'hui il aime les mots qui ont des ailes !

C'est la même chose pour l'ambition. Il ne la mesure pas. L'étudiant est placé sur un tertre et dressé sur la pointe des pieds, il regarde au loin l'avenir ; ce tertre, c'est sa jeunesse !

Vous me dites que ses rêves sont fous, son ambition démesurée ? Je le veux bien. Il le sait un peu lui-même, mais il n'aime pas à y penser. Oh ! Il n'ignore pas qu'ils sont clairsemés, à l'Université, "de ces purs esprits qui ont fait un bail avec les cîmes", comme dit Lavedan. Il ne se fait pas d'illusion sur sa valeur. On rira de ses élans, n'importe ! il laissera rire. N'est-ce pas le père Coubé qui s'écriait un jour : "De l'enthousiasme, jeunes gens, je vous en conjure, pour ensoleiller et féconder vos vingt ans", et encore, "l'ambition doit chanter dans votre âme comme le clairon sonne la charge au cœur du soldat".

L'étudiant veut se créer une place au soleil ; demain, il se jettera dans la mêlée, et si elle est rude, s'il faut se heurter à l'envie, pardon, Paul Rex, et buter contre l'égoïsme, travailler et peiner pour tracer son sillon dans la couche sociale, eh bien ! pour se donner du cœur, il n'aura qu'à puiser dans cet enthousiasme, et il trouvera la force nécessaire pour ne pas fléchir les genoux sous le fardeau !

Il est patriote.

Un amour domine ses amours, c'est celui de son pays. Une pensée domine sa vie, et donne à son travail un sens plus profond, c'est la pensée que ce travail, si humble, si ignoré qu'il soit, n'est pas perdu dans l'œuvre collective de sa race, mais qu'il sera fondu dans le creuset immense où se fusionne le travail des générations, et où se forgent les espoirs d'une nationalité qui entend non seulement exister—mais vivre avec éclat et grandeur.

Il aime sa langue, parce qu'elle est la sienne d'abord, et aussi pour sa beauté, sa souplesse et son éclat.

Il aime son pays à cause de ses paysages magnifiques, de ses horizons sans fin, de son sol riche, fécond, et surtout de son histoire, de son histoire qui fait penser à une légende où des héros, beaux comme des dieux, se seraient battus longtemps, dans une apothéose, pour cette chose qui ne meurt pas, qui ne peut pas mourir, et que Fréchette a appelé dans un vers sublime :

" Un haillon troué qu'inonde la gloire".

GYPSY.

("Les Étudiants tels qu'ils sont", Québec.)

La Beauté

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

Charles BAUDELAIRE

Correspondances féminines.

Aux lecteurs de l'«Étudiant»

Il y a quelques semaines, je m'adressais aux lectrices de l'«Étudiant». Depuis, on m'a rappelé une demi-promesse que j'avais faite alors de parler un jour aux lecteurs... Leur parler, c'est facile, mais là vraiment, ce que j'ai à leur dire est délicat, et peut-être bien, vont ils rire de voir une jeune fille traiter un tel sujet. Allons-y tout de même !

Messieurs, me voilà très sévère et je veux vous gronder. J'ai déjà sermonné mes compagnes, et leur ai dit qu'elles ne mettaient pas assez de réflexion dans leurs amours. Oh! ce reproche, je n'ai pas à vous le faire. Au contraire, il me semble que plusieurs—je n'ose dire beaucoup—d'entre vous ne laissent pas assez parler le cœur, et trop la raison. Ceux-là sont froids, positifs, ils ne cherchent pas «un ange», ils cherchent une «héritière.»

Voyez un peu ce qui se passe autour de vous. Écoutez ce qui se dit. N'est-il pas vrai que l'argent est doué d'un prestige qui dépasse et parfois même efface complètement l'influence de qualités personnelles plus rares et surtout plus nobles que la simple possession d'une fortune. ? La douce poésie de l'amour, n'est-elle pas souvent remplacée par la triste réalité d'une vilaine convoitise ?

Que de fois, n'avons-nous pas entendu ces propos :

—“Un tel fait un riche mariage, mais celle qu'il épouse est une nullité.” Autrement dit : Monsieur fait une affaire très avantageuse. Il accepte un fardeau, épouse des rentes et a la ferme espérance qu'à près tout il pourra acheter du bonheur.

—Mes félicitations. Mais prenez garde, c'est parfois un placement bien fragile et qui ne mène que trop souvent à de lamentables désillusions.

Le plus sûr moyen et le plus digne n'est-il pas d'abord de mériter le bonheur par le travail ?

Puis, quand vous serez convaincus que vous êtes de force à “lutter pour la vie”, pourquoi craindre d'unir votre destinée à celle d'une jeune fille dont la pensée est noble, le cœur bon, quand même elle ne posséderait que cela.

Vous ne jouirez pas alors d'un luxe payé des deniers de votre femme, mais vous sentirez la douceur d'être le protecteur, le soutien de celle qui sera la grâce de votre intérieur.

Redoutez-vous l'avenir ? Avez-vous peur des désenchantements, des regrets ? Non, je ne crois pas que jamais on puisse regretter le dédain qu'on a eu des calculs vulgaires quand on a bien et beaucoup aimé.

Sur ce, amis bienveillants, je vous quitte, et bien vite, de peur de voir trop de visages assombrés... j'en aurais bien de la peine. Que ceux que j'aurais pu ennuyer me pardonnent, je n'y reviendrai plus.

PAULE.



Billet à “Albert”...

Même avec la quasi-certitude d'être lapidée sous peu, j'invoque mon expérience de petite paysanne—pas trop mal avisée—pour affirmer que les “anges” n'existent pas chez les hommes.

Si j'eusse vécu dans un autre siècle, au lieu d'exprimer une opinion que plusieurs ont déjà pesée et trouvée trop légère, je serais partie à la suite de Diogène, et ensemble nous aurions parcouru le monde, cherchant “l'homme” et “l'ange”.

J'engage bien toutes celles qui ont bonne envie d'aller en paradis à penser comme moi, car... les écrits sacrés corroborent mes dires. Saint Pierre et Saint Paul s'entendaient à merveille, ils avaient les mêmes vues sur toutes choses. Et quand ce brave “Apôtre” disait au peuple (mon imagination veut que ce soit à des dames seulement) : “Mariez-vous, vous ferez bien ; ne vous mariez pas, vous ferez mieux,” Saint Pierre hochait la tête. Dans sa grande barbe pas saient des mots peu flatteurs pour votre sexe, “Albert”, il ne comprenait que trop les sages paroles de son ami.

Votre opinion diffère peut-être avec la mienne, maître “Albert” ? Grand bien vous fasse !... Mais si, un jour, le portier du bon Dieu vous refusait votre entrée, je vous autorise en bonne et due forme, pour vous faire ouvrir, à faire valoir le fait que pendant dix grosses minutes vous avez écouté le babillage de

Votre très humble

“PAYSE”.

En valsant...

Les étudiants en médecine ont donné lundi dernier, à la salle Stanley, ce fameux euchre-danse dont ils s'étaient acharnés à maintenir les affiches contre la pluie, la rafale et..., qui soufflait de tout côté...

Tout le monde admettra qu'ils avaient raison de s'obstiner à inviter un public nombreux à cette fête, puisqu'elle fut marquée d'un succès... sans précédent, dirais-je, si je ne craignais de froisser les susceptibilités d'autres confrères qui ont déjà organisé des soirées semblables. Mais enfin, il ne pouvait en être autrement si l'on songe que les carabins sont les enfants gâtés du public montréalais et que les concours les plus distingués leur sont acquis.

Monsieur le docteur et madame Boucher avaient bien voulu accepter la présidence d'honneur. Grâce à l'affabilité qui les caractérise, ils furent pour beaucoup dans le succès de la fête.

L'assistance, sélecte et nombreuse, offrait un coup d'œil superbe. Les jeunes filles étaient "rrravisantes" et les toilettes, "d'une pondérabilité douteuse", laissaient dans l'espace une traînée de parfum et d'amour...

Du rose, du bleu, du blanc, de l'or partout, des cheveux aux..... pieds des talons, sur les fleurs, dans les yeux, dans les sourires et... t'en souviens-tu, Philippe?...

Les prix furent aussi admirés et particulièrement par les heureux

gagnants. C'est tout naturel, mon cher !

Tous les carabins de Laval, entre deux bans formidables, chantent à ceux dont les cadeaux généreux sont venus mettre de l'entrain et de l'intérêt au jeu, leur plus cordial merci; à leur président Paquette, qui a inauguré par une si brillante organisation son règne de président, ainsi qu'au conseil qui l'a si bien secondé, ils offrent leurs plus chaudes félicitations; à celles dont l'élégance et la beauté sont venues faire la fête gracieuse...et poétique, ils répètent l'hommage de leur enthousiaste et respectueuse admiration.

As de COEUR.

Jalousie

(Prose rimée.)

A d'autres je vous vois sourire
du mieux que vous pouvez montrer.
Hélas!... je ne peux pas en rire;
puissé-je au moins n'en pas
pleurer !

A d'autres je vous entends dire
des mots puissants pour attirer...
mais je voudrais bien toujours
rire,
je me sens tout près d'en pleurer.

A vous je veux encore écrire
mon péché de vous adorer...
mais je voudrais bien toujours
rire,
empêchez-moi donc de pleurer !

P. A.



Billets doux

PAULE.—Un malin—que je ne veux tout de même pas renier comme ami, malgré qu'il ait poussé l'indiscrétion jusqu'à prendre connaissance de ma correspondance féminine, à mon insu, bien entendu !— m'envoyait hier pour vous la dédier la citation suivante :

“ L'abondance des biens

“ Pour l'amour conjugal a de puissants liens...

“ La beauté, les attrait, l'esprit, la bonne mine

“ Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine !”

CORNEILLE, “Mélite”.

Je proteste ! Dussé-je me faire mettre au ban... de mon sexe, je déclare fermement partager en tous points votre opinion et vous félicite d'être venue nous l'exposer aussi crânement. Bravo, mademoiselle ! Seulement, il ne faut pas dire : Je n'y reviendrai plus.

A. E. D.—Je ne sais vraiment pas quel diabolotin est venu trotter dans mes paperasses, cette semaine, ami, mais franchement, je j'ai beau tourner et retourner mes vieilles “ bernicles ” sur mon vieux nez, je ne retrouve plus vos pièces. Le vent de la renommée les aurait-il emportées avant que je puisse les publier ? Peut-être. Dans tous les cas, je suis désolé.

GIOVANNI.—Bien que votre opinion sur la musique me paraisse un peu trop catégorique, j'aurais publié volontiers votre sonnet, confrère, car je l'ai beaucoup apprécié. Seulement, vous vous obstinez à ne pas dévoiler votre identité... Merci pour votre amicale sympathie du reste.

BISTOURI.—La rédaction vous remercie bien cordialement pour votre collaboration si généreuse et si spontanée. Elle regrette, faute de ressources pécuniaires suffisantes, de n'avoir pu continuer de publier vos “ célébrités médicales ”. Vos pièces sont tout de même un fonds de réserve : nous espérons que des circonstances plus favorables nous permettront de les mettre à jour l'an prochain. Entendu, n'est-ce pas ?...

L'homme au BINOCLE.

La Faculté de médecine a appris avec regret la mort de Mlle La-londe, sœur de son ancien maître de chapelle.

Au confrère éprouvé, ainsi qu'à sa famille elle offre l'expression sincère—quoique tardive—de ses sympathies affligées.—G. L.

Nos Collaborateurs

(Année universitaire, 1911-1912.)

- | | |
|------------------------------------|------------------------------------|
| E. Aucoin, étud. en art dentaire. | B. Labonté, étud. en médecine. |
| Jos. Baril, étud. en droit. | R. Lafontaine, étud. en droit. |
| A.-J.-O. Bergeron, étud. en loi. | Dr G. Lahaise, interne à l'H.-D. |
| C.-A. Bertrand, étud. en droit. | S. Lamarre, étud. en droit. |
| F.-X. Biron, étud. en droit. | H. Laplume, étud. en médecine. |
| Aldéric Blain, étud. en droit. | S. Lavery, étud. en droit. |
| Raoul Brault, étud. en médecine. | Ed. Lefebvre, journaliste. |
| Emile Bruchési, étud. en droit. | H. Lefebvre, étud. en art vét. |
| L. Camirand, étud. en droit. | Ls. Oscar LeRiche, E.E.M. |
| Jos. Coaillier, E.E.M. | J.-B. Mandeville, E.E.M. |
| Paul Daniel, étud. en médecine. | Alb. Marin, étud. en médecine. |
| Alph. Désilets, étud. en agr. | Alf. Mousseau, étud. en médecine. |
| Alph. Dion, étud. en art dentaire. | Isaïe Nantais, étud. en médecine. |
| Alph. Dostaler, étud. en médecine. | Aug. Panneton, étud. en médecine. |
| Louis Durand, étud. en droit. | Adrien Plouffe, étud. en médecine. |
| Noël Fauteux, étud. en droit. | G. Papineau, étud. en génie civil. |
| Léo L. Gauthier, étud. en ph. | P. Emile Piché, étud. en G. C. |
| Chs. Godin, étud. en génie civil. | Honoré Parent, étud. philos. |
| J.-A.-E. Gravel, avocat. | Hervé Roch, étud. en droit. |
| Lucien Gravel, étud. en A. D. | Roberge, étud. en pharmacie. |
| Louis Grignon, étud. en A. V. | Pierre Souaillard, étud. A. V. |
| Fred Houde, étud. en art dentaire. | C.-E. Trudeau, étud. en droit. |

Nous regrettons de ne pouvoir présenter également à nos lecteurs nos aimables collaboratrices. Notre silence est l'accomplissement d'une promesse solennelle de demeurer discrets. Puisse notre conduite actuelle encourager nos gentilles amies à correspondre avec nous en plus grand nombre l'an prochain. L'"homme au Binocle" n'est pas si sévère que vous le pensez, mesdemoiselles. Bien au contraire, le plaisir qu'il goûte à déguster le premier vos billets mignons, semble le rajeunir toujours davantage.

O. REVOIR.

